

GEORGE et LOUISE.

II

(Suite.)

George et Louise profitaient donc à vue d'œil ; au bout d'un mois, ils savaient épeler ; bientôt ils commencèrent à lire, et, chose rare chez nous, à comprendre ce qu'ils lisaient. Malgré moi je les prenais en amitié plus que d'autres élèves, qui me donnaient de la peine sans arriver à rien. J'avais du plaisir à les interroger, à voir leurs progrès extraordinaires. Un seul point me chagrinait, c'est qu'ils se détestaient comme leurs parents : je ne pouvais louer George, sans voir Louise serrer les lèvres et cligner des yeux d'un air ennuyé ; ni faire l'éloge de Louise, sans que George aussitôt devint pâle de jalousie. Les vieux avaient sans doute excité leurs enfants l'un contre l'autre, en parlant sans cesse, à la maison, des champs, des prés, de tous les biens qu'ils auraient eussans la mauvaise foi du frère, et de la malédiction qui retomberait sur les descendants s'ils se reconciliaient jamais ensemble.

Je reconnaisais cette mauvaise semence parmi la bonne. J'aurais bien voulu l'arracher, mais la recommandation du beau-père me revenait toujours, et je me disais que cela regardait plutôt M. le curé ; qu'on verrait à la première communion ; qu'il faudrait bien alors réciter ensemble la prière enseignée par le Seigneur à ses disciples :

“ Pardonnez-nous, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés.”

Malgré cela, j'étais indigné de ces mauvais sentiments, et même un jour la patience m'échappa.

Vous saurez que dans nos pays de montagnes on est très-sévère sur l'observation des fêtes, et principalement pour celles de l'enfance. D'abord arrive saint Nicolas, le grand saint de la Lorraine, sa hotte au dos, tenant la sonnette d'une main et la verge trempée de vinaigre de l'autre ; plus tard, c'est Noël, avec ses arbres de bois, ses gâteaux, et chez les gens aisés, son petit sapin chargé de rubans, de sucreries et de noix dorées ; puis le nouvel an et les Rois. La fête des Rois, au temps des grandes neiges, est parmi les plus belles. Alors une troupe

d'enfants courent le village, revêtus de chemises, de couronnes de papier peint sur la tête, un sceptre de bois contre l'épaule, comme les rois des jeux de cartes. L'un d'eux à la figure noire avec de la suie, c'est le roi nègre. Ils entrent ainsi dans toutes les maisons et chantent une chanson patoise, si vieille, qu'on a de la peine à la comprendre ; et l'air en paraît encore plus vieux :

*Les trois rois ils sont venus,
Pour y adorer Jésus.*

Et dans un moment ils se prosternent, criant en cœur :
— Nous nous mettons en genoux !

Les bonnes gens leur donnent des pruneaux secs, des pommes, des œufs, du beurre. Naturellement ils n'oublient pas d'entrer à l'école ; ils entrent fièrement comme des rois, et chantent au milieu de l'admiration universelle, pendant qu'Hérode, caché dans l'allée, attend son tour de paraître. Tous les enfants envient leur sort ; et c'est l'occasion pour l'instituteur, lorsqu'ils sont partis, de raconter la visite des mages d'Orient à notre Seigneur, qui venait de naître au petit village de Bethléem, en Judée, et se trouvait encore dans sa crèche, au milieu du bétail et des pauvres bergers ; de leur peindre l'étoile qui marchait devant ces souverains, dont l'un portait de la myrrhe, l'autre de l'or et l'autre de l'encens. Je leur racontai donc ces choses merveilleuses ; ils m'écoutaient, les petites filles penchées sur la balustrade, les yeux grands ouverts, et les petits garçons tout pensifs.

Quelques jours après, voulant m'assurer qu'ils

avaient retenu, j'interrogeai l'école. Aucun garçon ne put répéter l'histoire des mages ; pas même George, qui ne savait par où commencer ni par où finir. Je dis à Louise de répondre, et tout de suite, d'une voix gentille et sans se presser, elle raconta la visite des monarques d'Orient au Sauveur du monde, aussi bien et peut-être mieux que moi....

“ J'en étais attendri.

— C'est bien, Louise ; c'est bien, mon enfant, lui dis-je, tu peux t'asseoir. Depuis longtemps je n'ai pas eu de satisfaction pareille.

Sa figure brillait de joie, pendant que George devenait tout sombre.



“ Tu l'as fait exprès ! ” (Page 153, col. 1).